

On aimait à les louer l'un par l'autre; on racontait que frère Bonaventure avait déchiré son projet d'office du Saint-Sacrement en entendant lire celui de frère Thomas; et que frère Thomas visitant un jour frère Bonaventure, et le trouvant complètement absorbé par la composition de l'histoire de saint François, s'était retiré sans vouloir le distraire, en disant : « Laissons un saint écrire la vie d'un saint. » Appelés ensemble au concile de Lyon, ils devaient mourir à quatre mois de distance. Aussi, la postérité n'a-t-elle point consenti à désunir leurs noms; les poètes, les artistes, l'Eglise romaine, dans ses actes solennels, se sont plu à les considérer comme deux rayons parallèles d'une seule et très-simple lumière qui est la Sagesse infinie.

IV.

Devenu maître en théologie, saint Thomas d'Aquin choisit pour sujet de ses leçons les questions relatives à la *vérité*; il en fit un traité que tous les siècles admireront et qui est une des plus belles productions de son génie. Il soutint, à six reprises différentes, pendant les années 1257 et 1258, ces thèses générales qu'on appelait alors *quodlibeta* et qui nous sont restées parmi ses œuvres. A la suite des vacances de 1258, il devint régent des études au couvent de

Saint-Jacques, avec un bachelier sous ses ordres pour l'explication du Maître des Sentences; quant à lui, il professait des matières beaucoup plus relevées et commentait aussi quelque livre de la Bible.

La droiture et la solidité de son jugement lui acquirent dès l'abord une autorité extraordinaire, en lui épargnant ces changements d'opinion qui se remarquent souvent dans les jeunes maîtres. A fort peu d'exceptions près, il put conserver, dans sa chaire doctorale, toutes les théories qu'il avait adoptées du temps qu'il était simple bachelier. C'est le témoignage que lui a rendu l'un de ses élèves, frère Gilles de Rome, docteur très-fameux dans l'Ecole, une des gloires principales des religieux ermites de saint Augustin, et l'un des plus célèbres archevêques de Bourges. Il avait suivi pendant treize ans ses leçons, et apprenant que certains professeurs, plutôt inspirés par l'envie que par un amour sincère de la vérité, discutaient sa doctrine et la censuraient à la légère, il disait en raillant ces

ridicules pygmées : « Une preuve frappante de sagacité d'esprit et de fermeté de jugement dans l'admirable et à jamais mémorable docteur, frère Thomas d'Aquin, c'est qu'après sa licence il n'eut presque rien à modifier, soit de vive voix, soit par écrit, aux opinions et raisons souvent nouvelles qu'il avait défendues comme bachelier; tandis que nous, maîtres modernes, nous sommes fort incertains et douteux en nos jugements; il nous suffit d'un petit argument pour nous faire soudainement embrasser une doctrine contraire à celle que nous soutenions tout-à-l'heure. Ceux donc qui critiquent si sévèrement ses livres ne comprennent pas ce qu'ils condamnent; la jalousie seule les excite. Ce sont des mouches qui se précipitent follement sur la lumière; ils accusent ce qu'ils ne connaissent pas; la splendeur du vrai qu'ils ignorent, ou qu'ils confondent avec l'erreur, augmente encore leurs ténèbres. L'Eglise pourrait leur appliquer cette parole plaintive du Psalmiste : « Tandis, ô mon Dieu, que du haut des montagnes éternelles

vous répandez à flots votre lumière, toutes les âmes insensées en ont éprouvé un grand trouble¹. »

La multitude de ses auditeurs croissait donc de plus en plus, au point que les salles du couvent de Saint-Jacques, très-vastes cependant, se trouvaient trop petites. On y venait chercher un progrès assuré dans les sciences; on voulait écouter cet enseignement sobre mais lucide, facile et entraînant, ouvert aux moindres intelligences, dégagé des obscurités et des lenteurs qui étaient pour ainsi dire de tradition dans l'académie de Paris. Aussi de nombreux docteurs, religieux et séculiers, sortirent bientôt de son auditoire et formèrent les premières assises de cette grande Ecole de philosophie et de théologie chrétiennes qui s'est presque identifiée à l'Eglise elle-même.

Mais Thomas d'Aquin ne se contentait pas de ses leçons orales. Il compulsait tous les ouvrages

1. G. de Tocco, *ap. Boll., tom. cit.*, p. 672.

des saints Pères qu'il pouvait découvrir dans les bibliothèques monastiques de Paris. Il en retenait de mémoire d'innombrables extraits qu'il citait ensuite fort à propos dans ses discours et dans ses dictées. Son amour de la tradition catholique avait un caractère particulièrement touchant. Un jour, en compagnie de ses disciples, il était allé à Saint-Denis-en-France pour y vénérer le souvenir de l'Aréopagite, les reliques des martyrs, l'abbaye de Suger et des rois. Et comme il revenait à Paris et qu'il en était assez rapproché pour en reconnaître la magnificence et l'immensité, il se reposa quelques instants, et les étudiants lui dirent : « Maître, voyez combien cette ville est belle ! » Il répondit : « Assurément elle est belle. » Ils dirent encore : « Plût à Dieu qu'elle fût à vous ! Mais l'accepteriez-vous seulement ? » et ils attendaient de lui quelque parole de bonne édification. Il répondit en effet : « Et qu'en ferais-je ? » Ils lui dirent : « Vous la vendriez au roi de France et avec l'argent qui vous en reviendrait,

vous bâtiriez tous les couvents des frères-prêcheurs. » Il répondit : « Ah ! que j'aimerais mieux avoir les homélies de Chrysostôme sur l'évangile de saint Mathieu ! Car cette ville, si elle était à moi, me demanderait beaucoup de soins pour être bien gouvernée ; elle m'arracherait donc à la contemplation des choses divines et me priverait de la meilleure consolation de mon âme. A mesure que l'amour des biens temporels s'augmente en nous, il nous sépare plus complètement et plus dangereusement des biens célestes. »

Aux travaux du professorat il joignait ceux de la prédication chrétienne. Pendant le carême de 1259, il donna une série d'instructions, spécialement pour les écoliers, dans l'église du couvent de Saint-Jacques. L'audace des derniers tenants de Siger et de Saint-Amour était encore extrême et ils ne craignirent pas, le soir du dimanche des Rameaux, de faire interrompre le sermon du docteur angélique par un appariteur de l'université qui vint signifier je ne sais quel ordre

aux étudiants et à leur maître. C'est le souverain pontife Alexandre IV qui nous apprend cet attentat, en le flétrissant, dans sa bulle du 26 juin suivant.

Voici comment un des premiers biographes de l'Ange de l'Ecole, Guillaume de Tocco, apprécie sa manière d'annoncer la parole de Dieu. « Il voulait avant tout plaire au Seigneur et être utile au peuple ; il composait donc ses sermons, non avec le langage piquant de la sagesse humaine, mais avec des pensées surnaturelles et pleines de force. Il évitait d'y faire entrer ce qui flatte la curiosité plutôt que de servir à l'utilité des auditeurs. Il parlait, sans en avoir de honte, le langage vulgaire de son pays natal, n'ayant pu s'en défaire à cause de son état habituel de contemplation¹. Il choisissait et développait des sujets convenables à la foule, laissant aux

1. « In illo suo vulgari natalis soli, quod propter continuum mentis raptum mutare non potuit, proponebat et prosequatur utilia populo. » (*Boll.*, tom. cit., p. 674.) Ce curieux détail convient non seulement aux prédications de S. Thomas en Italie, mais encore à celles qu'il fit en France, les dialectes romans n'étant pas alors si séparés qu'ils le sont aujourd'hui.

disputes d'école toutes les questions subtiles ; et le peuple l'écoutait avec autant de respect que si sa prédication fût venue immédiatement de Dieu. D'ailleurs, ce qu'il disait de bouche, il l'accomplissait dans ses œuvres, n'osant rien prêcher aux autres que la grâce divine ne lui eût donné la force de faire lui-même le premier. Il s'étonnait souvent, comme on le lui a entendu répéter mille fois, que des chrétiens et surtout des religieux pussent parler d'autre chose que de Dieu et des objets qui servent à l'édification des âmes. Aussi avait-il coutume, dès sa plus tendre jeunesse, de quitter le parloir et d'abandonner ses visiteurs, quels qu'ils fussent, dès que l'on cessait de s'entretenir de Dieu et de ce qui peut se rapporter à Dieu, comme si une conversation inutile à l'édification d'autrui ne le regardait nullement ; il se retirait de même lorsque, parlant de Dieu, on n'en disait pas ce qu'il convient d'en dire. Car, à l'école de la sagesse éternelle, il avait appris à donner à tous ses actes, soit qu'il écrivît, soit qu'il enseignât, une

sorte de mouvement circulaire : d'abord il sortait de lui-même et s'élevait à Dieu par la prière ; ensuite il redescendait de Dieu au prochain par l'enseignement, et ceci l'aidait à remonter de nouveau vers Dieu par la contemplation et l'oraison. »

Les phénomènes surnaturels qui se rencontrent si souvent et avec tant de certitude dans la vie des saints, ne tardèrent pas à apparaître dans celle de frère Thomas d'Aquin. Il était encore jeune professeur à l'université de Paris, lorsqu'une nuit, après avoir argumenté tout le jour sur une question qu'il devait exposer et résoudre le lendemain, il s'aperçut, en se levant pour sa prière accoutumée, qu'une sorte de tumeur ou de dent extraordinaire s'était formée dans sa bouche et l'empêchait de parler distinctement. « Ah ! mon Dieu ! murmura-t-il, cela m'interdira les leçons et la prédication. » Et fort inquiet, car il ne pouvait, à une heure pareille, s'appliquer aucun remède assez prompt, il appela son compagnon et lui exposa sa peine.

• Celui-ci fut d'avis que, dès le matin, l'on prévînt l'université de l'empêchement survenu, et que l'on recourût au fer des chirurgiens. Mais notre docteur, réfléchissant à l'étonnement causé par son absence et au danger de l'opération qu'on lui conseillait, répondit : « Je ne vois pour moi nul remède sinon de me confier à la providence divine. » Et immédiatement il alla prier devant le grand autel de saint Dominique, et soudain il se trouva guéri, la tumeur étant dissoute sans douleur, et la dent tombée sans effort. Il n'était pas d'intelligence étroite, ni de jugement crédule; cependant il reconnut en cette occasion une intervention miraculeuse du Seigneur, et longtemps il conserva cette dent, comme souvenir du bienfait dont il avait été l'objet.

Aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1259, il se rendit à Valenciennes, pour le chapitre des provinciaux de son ordre. Il y fut mandé, soit comme assistant du provincial de Rome, car il appartenait toujours à la circonscription dont le couvent de Sainte-Sabine était le centre, soit plutôt

comme consulteur extraordinaire pour la réglementation des études. Et de fait, il y fut chargé, avec frère Albert-le-grand, frère Bonhomme-le-breton, frère Florent de France et frère Pierre de Tarentaise, tous maîtres en théologie de l'académie de Paris, de réviser et d'organiser définitivement les programmes de philosophie et de théologie qui furent suivis par les frères-prêcheurs durant tout le moyen-âge.

Il revint promptement à l'université où il achevait son triennat d'enseignement. Son attention se portait alors tout spécialement sur le progrès que les rêveries dangereuses de l'arabe Averroès faisaient jusque dans le peuple chrétien. Les croisades, en établissant un contact plus fréquent entre l'Europe et les peuples orientaux; les écrits d'Aristote, en nous arrivant enveloppés dans les faux commentaires des philosophes mahométans, favorisaient singulièrement cette infiltration pernicieuse de doctrines fatalistes et panthéistes. Ainsi, la théorie d'après laquelle tous les hommes n'ont qu'une seule et

même intelligence, tout entière en chacun, toujours unique et toujours la même à travers les générations et les siècles, était devenue chère aux écoliers bouffons et débauchés qui pullulaient à Paris¹. Les simples se laissaient séduire par leurs sophismes souvent immondes, et il s'était trouvé récemment, non loin du couvent de Saint-Jacques, un pauvre soldat qui refusait de se purifier de ses péchés par la pénitence, en disant : « Si l'âme de saint Pierre est sauvée, je le serai, moi aussi; car, puisque nous avons une seule et même intelligence, nous aurons conséquemment une même fin et un même sort. » A ces erreurs grossières, saint Thomas d'Aquin opposa des leçons et des traités énergiques, surtout l'opuscule de *l'unité de l'intellect contre les*

1. « Quem errorem cum essent scholares *Golardie* imitantes qui Averrois erant communiter sectantes, » dit G. de Tocco. (*Boll.*, tom. cit., p. 666.) Echart propose de lire *Garlandia*, nom du quartier où se trouvait la fameuse rue du *Fouarre*, la rue des écoles d'alors; et il cite à l'appui ces deux dictons : « Hoc tritum est in Garlandia; Fuimus simul in Garlandia. » (*Op. cit.*, p. 334.) Je préfère lire *Golardie*, mot qui s'appliquait aux *jongleurs* et *farceurs* du moyen-âge. On trouvera dans Du Cange des textes qui semblent décisifs en faveur de cette leçon.

averroïstes; il ne se borne pas à y rappeler les décisions de la foi, il montre de plus qu'Averroës avait très-mal entendu, sinon falsifié, les livres d'Aristote, et qu'au lieu d'exposer sa philosophie il l'avait travestie indignement.

Ainsi, l'*Ange de l'Ecole* ne méritait pas seulement ce titre glorieux par l'éclatante et surhumaine lumière qu'il répandait dans la sainte Eglise; il le méritait encore par ses luttes contre le mensonge, par les coups redoutables qu'il portait à l'hérésie. Il n'était pas uniquement l'ange paisible de la contemplation, mais aussi l'ange armé des batailles divines. Ce n'était pas exclusivement par sa pureté virginale qu'il devenait le *docteur angélique*, mais davantage peut-être par son zèle à faire retentir jusqu'aux extrémités du monde le cri de guerre du premier des archanges : « Qui est comme Dieu? » Il lui eût été infiniment doux de s'enfermer dans le silence de sa pauvre cellule et de n'en sortir que pour paraître dans la chaire du prédicateur ou du professeur; mais l'autorité du souverain pontife

allait le mettre complètement en vue, et faire de lui le plus grand et le plus hardi des princes de la milice sacrée.

V.

Le pape Alexandre IV, qui avait naguère conseillé à Thomas d'Aquin d'accepter l'abbaye du Mont-Cassin et ses riches revenus, mourut en 1261, sans avoir réussi dans ses tentatives de l'élever aux dignités ecclésiastiques.

Mais Urbain IV, successeur d'Alexandre, voulut absolument, dès les premiers jours de son pontificat qui date du 29 août 1261, attacher à sa cour un homme de tant de savoir et de tant de vertu. Frère Thomas revint donc en